Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 14

Artikel: A propos de "pourquoi"
Autor: Sibelbeuse
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220205

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dès lors, s'insurgerait-on contre *garagiste,* l'homme qui garde les belles et moelleuses voitures mobiles dites automobiles ; il prend légitimement place à côté de voiturier, devenu archaïque.

M. Abel Hermant, dans son livre *Xavier,* met en scène un personnage imaginaire, sorte de novice en conversation avec un Lancelot de Port-Royal. On se demande si'l ne s'agit pas d'un de ces aimables pince-sans-rire qui, dans leurs moments de loisir, se font un jeu de jeter le trouble dans les esprits. Quel bien sort-il des Entretiens de Xavier avec Lancelot, si ce n'est un mol scepticisme pour ceux qui voudraient une certitude. L'auteur entreprend la défense du *statu quo.* Il reconnait que nos grands-pères n'écrivaient pas comme nous, qu'ils nous ont légué pas mal de termes dont nous usons volontiers, mais il n'invite pas la génération actuelle à enrichir le Dictionnaire. Aussi bien est-ce superflu, car la langue évolue selon des lois immuables qu'aucun grammairien ne pourrait forger et qu'il doit bon gré mal gré subir.

Lancelot est latitudinaire. C'est tout ce qu'il peut :

« Je vous accorderai qu'il est deux sortes de fautes. Les unes pour lesquelles je veux être impitoyable, trahissent un défaut de logique dans l'esprit; ce sont des solécismes : je vous prie, et au besoin, je vous requiers de leur refuser toujours les circonstances atténuantes ; les autres, bien qu'on les doive qualifier de barbarismes, sont vénielles... » Et voici une phrase qui vaut son pesant d'or : « Elles témoignent seulement qu'on ignore certaines anomalies de l'orthographe que rien ne peut même expliquer, certaines règles purement arbitrares et les fantaisies byzantines des grammairiens, — ou que l'on s'en moque, ainsi qu'on en a bien le droit ».

Quant aux anomalies, M. Abel Hermant dit que leur liste n'est pas si grande qu'on ne puisse les apprendre par cœur plutôt que de les discuter et de les tourner en dérision. C'est vite dit, mais on nous propose là un extraordinaire effort de mémoire.

Jérôme, un des familiers des *Soirées du Grammaire-Club* (c'est le titre d'un ouvrage de MM. Jacques Boulanger et André Thérive, par analogie sans doute avec le Stendhal-Club) semble au contraire voir comme un mal qu'il faille continuer à apprendre par cœur les dites anomalies.

Nous nous en voudrions de calomnier Lancelot, car il est un homme de goût :

«...Il faut, sous peine de paraître précieux, violer les règles les plus élémentaires et remplacer le vocabulaire décent par un argot qui n'a même pas la saveur de celui du peuple. On n'ose plus dire que l'en s'ennuie : on dit que l'on *s'embête* et je ne sais ce que l'on dira dans vingt ans ».

L'Académie annonce le premier volume d'une nouvelle édition de son Dictionnaire, dont la dernière date de 1878, mais avant de le livrer à l'impression, elle prépare des adjonctions. Pourquoi ne recourt-elle pas à la publication par fascicules ? Cela nous permettrait d'user aujourd'hui académiquement de vocables, déjà usuels, qui ne seront reconnus par les Quarante que dans un demi-siècle. Il est vrai que d'ici là...

L. Mogeon.

Lo pour'ommo.. — Di-vai, Djojuon. Té vu dere oquié. Lai ya on bon mai dé tun que ié pa de on mot à ma fenna.

— Ete Diu permttabllio ? Et portiè, che te pllié ?

— Portiè ? Perdiu ! M'a pas léchi leji dé dere on mot ; d'a pas botsi dé dévejâ.

« Progrès » de Château-d'Oex.

ONCLE SAMUEL ET MATHUSALEM

DEVANT sa maison, l'oncle Samuel, un nonagénaire juvénile, assis sur le banc ensoleillé, prend un bain de lézard. Enjoué comme toujours, il plaisante sur son âge :

— Vous ne croiriez pas, me dit-il, à quel degré une journée de printemps pareille à celle-ci me rajeuni. Si je ne savais pas qu'au temps des patriarches, où savoir lire et écrire était sûrement un luxe inconnu, on ne possédait pas l'ombre d'un état-civil et encore moins d'almanach pour y noter les jours de naissance des membres de sa famille, je serais fort dépité de devoir convenir qu'il eût été parfaitement inutile de vouloir atteindre 969 ans, l'âge exact de Mathusalem. Mais, comme il y a consolation à tout, je ne m'étonnerais pas que ces bons patriarches, qui ne se réglaient en tout cas pas sur le calendrier grégorien, se fussent mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude en calculant leur âge, vu que l'on est facilement tenté de remplacer les années par des siècles quand on ne se fie qu'à sa mémoire, parfois aussi trouée qu'une écumoire, et lorsque, d'autre part, le nombre des années sert à vous ériger un piédestal fort honorable comme cela se produisait dans l'antiquité où l'on vouait un culte à la vieillesse. Aussi, à ce taux-là, j'aurais moi-même 900 ans révolus ; quelle somme d'expériences, de sagesse et de crédit, cela ne me vaudrait-il pas ? Je serais chef de la tribu et l'on m'obéirait, tandis que par le temps qui court, les vieux n'ont plus rien à dire. C'est précisément ce qui est regrettable, parce que surtout pour des natures robustes, le sentiment d'être, malgré l'âge, encore quelqu'un, d'avoir son mot à dire, son geste à faire, des ordres à distribuer, vous donne du ressort, tandis que le contraire vous abat moralement avant de vous ficher bas physiquement. Ah, le moral, quand il est bon, c'est une lumière qui guide, une force qui soutient et qui même nous ressuscite ! En un mot, c'est, *avec un bon estomac,* la seule chose qu'il faut, en comptant avec notre arithmétique, pour devenir plus vieux que Mathusalem, je m'en porte garant et je me charge de vous le démontrer. Pour ce qui me concerne personnellement, vous savez bien que je ne puis pas me plaindre de mon moral. Mes enfants — mon aîné touche à ses 65 printemps — me ménagent parce qu'ils ont du cœur et de la raison. Quand ils ont une décision de quelque importance à prendre, ils viennent par condescendance s'enquérir de ce que j'en pense et je leur dis mon idée sans emphase et aucune insistance. Quand il y a divergence, ce qui est très rare, je ne leur demande pas que mon opinion prédomine, mais cela me suffit de pouvoir mesurer encore mes facultés de jugement à celles d'une autre génération. Et puis, le fait qu'on ne m'oublie pas, me cause toujours du plaisir. Que voulez-vous, nous sommes ainsi les vieux et ce sera aussi une fois votre tour de raisonner de la sorte ! Et maintenant, vive le printemps et ceux qui comprennent qu'en dehors du Code, il y a encore place pour les égards dus à la vieillesse qui fut, qui est et qui sera un éternel memento à la folle jeunesse.

Jean Doron.

Aux mamans. — Vois-tu, mon enfant, disait la maman, chaque fois que tu es méchant, ton pauvre papa a un cheveu gris de plus.

— C'est vrai ? répond Bob, mais il a fallu alors que mon papa soit bien méchant, puisque grand-papa est complètement blanc !

ENTRE VENDREDI-SAINT ET PAQUES

VOICI, certes, un numéro du *Conteur* bien encadré : entre Vendredi-Saint et Pâques. On chercherait vainement mieux.

Ces deux solennités, dont le caractère religieux, le plus important, est incontestable, sont aussi jours de « Fête des œufs ». Nous ne rappellerons pas pourquoi, car on l'a dit assez souvent; c'est même le refrain traditionnel de plusieurs journaux à ce moment-ci de l'année.

Le Jeûne fédéral, fête religieuse, elle aussi, mais d'institution purement humaine, est, lui, le jour des gâteaux aux pruneaux. Il est vrai qu'il coïncide avec l'époque de maturité de cet excellent fruit. Et puis, jadis, avant que se soient affaiblis, en cette occurrence, les sentiments religieux de notre peuple, le jour du Jeûne fédéral était vraiment un jour de jeûne, de contrition et d'actions de grâce. On le passait presque entièrement au temple. On ne rentrait chez soi, entre deux offices, que pour manger une ou deux tranches de gâteau aux pruneaux, arrosées d'une ou deux tasses de café au lait ou de thé. Les cafés étaient fermés du samedi, à 16 heures jusqu'au dimanche à la même heure. C'était le jour de l'exode pour les cafetiers, qui profitaient de ce congé obligatoire pour partir en excursion. D'autres, et ce n'étaient pas ceux qu'il fallait féliciter, fermaient, comme l'exigeait la loi, la devanture de leur établissement, mais les clients incorrigibles, ceux qui ont toujours le grain de sel sur la langue, passaient par la porte de derrière, restée ouverte. La police, qui n'ignorait pas la chose et qui savait l'art de conciliation, avait, en tout bien tout honneur, sa petite part de ces libations clandesines.

Il n'en est pas ainsi pour le Vendredi-Saint et Pâques. S'il se « croque » et se mange beaucoup d'œufs, ce n'est pas en cachette ni au détriment de l'accomplissement des devoirs religieux.

Autrefois, durant les jours qui précédaient la fête de Pâques, toutes les ménagères teignaient les œufs, aussi avaient-elles, ces jours-là, les mains multicolores et qui ne reprenaient pas sans peine ni très rapidement leur couleur naturelle. Puis, quand les œufs étaient teints, ceux surtout de couleur foncée, on les illustrait, au moyen d'une plume trempée dans du vinaigre, de mille dessins fantaisistes. Et beaucoup conservaient ces œufs comme souvenir.

C'était l'époque aussi des formidables salades aux œufs, dont plusieurs mangeaient jusqu'à indigestion.

Aujourd'hui, toutes ces coutumes disparaissent peu à peu. Les confiseurs ont remplacé le démocratique œuf de poule par l'aristocratique œuf en chocolat ou en nougat, ou encore en satin, qui est prétexte à toutes sortes de surprises et qui contient toute autre chose que le « blanc » et le « jaune » naturels, si bons pourtant quand ils sont saupoudrés d'un peu de sel fin.

Tout change !

J. M.

Chacun son tour. — On sait que, récemment, à Boston, un congrès de docteurs américains avait désigné comme l'homme physiquement le plus parfait des Etats-Unis, un certain M. Winford S. Turner.

Or, la femme de ce prix de beauté masculine se plaint, depuis, fort amèrement et déclare que la situation d'épouse du plus bel homme des Etats-Unis est une situation intenable.

— Le jury aurait dû donner le prix à un célibataire, a déclaré Mme Turner.

Depuis que mon mari a été déclaré le plus bel homme des Etats-Unis, il est assiégé d'admirateurs et... d'admiratrices, qui ne lui laissent pas une heure par jour. Des centaines de personnes le harcèlent perpétuellement, et on ne cesse de le réclamer par téléphone, par télégramme, par lettre.

Un étudiant à un journaliste. — Moi aussi je vis de ma plume.

— Où écrivez-vous donc ?

— A mon père pour qu'il m'envoie de l'argent.

A PROPOS DE « POURQUOI »

Lausanne, le 18 mars 1926.

Monsieur le Rédacteur,

Il est quelquefois difficile d'analyser le « pourquoi » des choses, mais si vous voulez bien me le *permettre,* je me *permettrai* de répondre aux différents pourquoi ! posés dans votre charmant *Conteur* du 13 courant.

1er alinéa : Le sang-froid n'existe pas dans la question de prendre un train ! il ne peut y avoir tout au plus que de l'émotion !

2° Il est dur pour un homme de se faire aider lorsqu'il est capable de mettre son pardessus tout seul, cela dérange trop pour peu de chose.

3° Ce n'est pas un principe, c'est de la politesse.

4° Vous feriez le tour de votre mouchoir que vous trouverez toujours le 4e coin. Voyez-vous un chiffre au milieu du dit mouchoir ! ! la mode, peut-être, s'en charge-t-elle !

5° Parfaitement inutile, il existe un guichet « Renseignement ».

6° L'abonné d'abord, sans compter les pertes !

7° Tout simplement dans l'espoir d'une réciprocité.

8° Cela peut provenir que tous aient un os à ronger ou bien que peu de présents osent engager la conversation.

9° Question d'instinct ! il prend de la place !

10° Un embarras de voiture est remédiable! un embarras d'argent, difficilement !

11° Lorsqu'il faut engager quelqu'un à rire ! il

est parfaitement inutile de l'avertir d'avance ! ou bien la blague ne vaut rien ou bien celui qui la raconte ne vaut guère plus !

12° Question simple à résoudre : la satisfaction peut s'exprimer par des articles dans les journaux, ou par des bravos, des cris et même des piétinements ; ces dernières solutions sont plus en pratique, d'abord parce que c'est plus vite fait et cela ne demande pas beaucoup de travail de tête. Quant à dire battre « des deux mains », je crois que « de deux mains » serait suffisant !

13° Pour savoir d'abord s'ils ont acheté au meilleur prix ; ensuite de cela ! pour attendre un voisin ! ou un copain ! question « d'orgueil ménager ».

A tout ces « Pourquoi ? » il y en a un qui me préoccupe :

Pourquoi lorsqu'une jeune épouse va être mère désire-t-elle toujours un garçon ?

Si c'est une fille, l'affection sera toujours la même, mais il parait que le garçon une fois grand, à moins de « Responsabilités ».

Pourquoi ? encore, je laisse l'étude à de plus compétents ! *Sibelbeuse.*

8 **LE CAPITAINE RENAUD**

Le bandit sembla prêter l'oreille à ces ouvertures. Renaud continua :

— Retiré en Savoie pour les raisons que vous savez, j'y vivais non pas tranquillement, mais cherchant et essayant même de provoquer l'occasion de revenir dans ma patrie. Je me tenais pour cela en relation par le lac avec tous les gens que je croyais pouvoir m'être utiles, me renseigner et m'aider dans mes projets. Ces courses répétées, mes apparitions imprévues et en général la nuit, donnèrent à mes allures un caractère mystérieux que je regrette, mais qui était inévitable. Ayant quelque fortune à l'abri, je me faisais aimer, et si l'on parlait un peu de moi, c'était en bien.

Au bout de quelque temps l'on en parla davantage, mais c'était dans un sens différent; je n'étais plus seulement mystérieux, j'étais redoutable. Au lieu de m'acueillir comme avant, on me fuyait; je fus quelque temps avant de découvrir la cause de ce revirement. Enfin je pus me convaincre qu'un bandit, — et Renaud montra son prisonnier — se servait de mon nom, pour commettre des atrocités. Je cherchai à m'en saisir ; il me filait entre les doigts comme une anguille. De plus, l'esprit populaire aidant, tous les méfaits commis dans la contrée passaient sur le dos du capitaine Renaud. Enfin j'ai pu mettre la main sur lui, et le voilà.

— Eh bien ? interrogea le major Davel, quand il vit que Renaud avait fini, en se tournant vers le prisonnier.

Celui-ci s'agita dans ses liens, parut vouloir parler, mais finalement laissa retomber sa tête et se tut.

Renaud fit un geste de regret.

— Monsieur le major, vous sentez bien qu'après ce que je vous ai dit, s'il ne veut pas parler, je n'ai plus qu'à partir et à m'éloigner pour toujours du pays. Réfléchis bien, reprit-il, en s'adressant au prisonnier. Si tu ne parles pas, dans une heure je serai loin pour ne plus revenir : tu perds la seule personne pouvant intercéder pour toi, et tu resteras seul aux prises avec ta destinée.

— Le capitaine a raison, ajouta Davel. Sans pouvoir vous garantir la vie sauve, son intervention pourra rendre votre punition moins douloureuse. Si même j'y puis quelque chose, quoique mon rôle soit nul dans ces matières, je m'y emploierai.

Un vif combat se livrait dans l'âme du prisonnier. Enfin il céda et confirma tous les dires du capitaine, en les accompagnant de détails plus concluants que ce dernier ne pouvait donner, puisqu'il n'avait jamais été acteur dans les drames que la rumeur publique avait mis sur son dos.

Quand il eut fini, le prisonnier, regardant les deux hommes, ajouta :

— Ne m'abandonnez pas et je redirai cela devant les juges. Maintenant assez, et, si vous voulez bien, à boire. J'ai soif.

On lui servit à boire et à manger, et, dans l'après-midi, après avoir répété ses déclarations devant témoins, il fut conduit sous bonne garde à Lausanne, pour rejoindre ses complices détenus au Château.

Le major, après avoir félicité Renaud du résultat obtenu, lui dit :

— Avec ces déclarations, vous voilà en mesure de vous tirer d'affaire tout seul. Depuis dix ans, votre duel est oublié et moyennant amende et quelques visites, vous en aurez rémission. Excusez-moi de ne pas employer mon crédit pour cela, mais j'aime peu à demander des faveurs aux Bernois, et, si je n'y avais été entraîné par le sincère désir de vous être utile, j'aurais évité d'offrir mon aide à ce malheureux. Enfin, nous verrons... A propos... vous avez parlé de projets que vous formiez, pour rentrer au pays... vous cherchiez à en provoquer l'occasion, avez-vous même dit... Qu'entendez-vous par là ?

— Ma foi, Monsieur le major, confidence complète. Au point où j'en suis et à vous, vers qui une confiance instintive semble me pousser, je puis le dire. S'il n'avait tenu qu'à moi et à quelques compagnons dévoués que j'avais rassemblés, nous aurions mis fin à la domination bernoise par ici. Je sentais partout le pays mécontent et pressuré ; j'aurais tenté le coup, mais, voyez-vous, rien à faire ! Le peuple se plaint, il ne se fâche pas encore et je n'ai pas eu le sentiment que je serais soutenu.

— Croyez-vous ? fit le major, d'un ton qui étonna le capitaine.

Et ils se séparèrent.

Grande fut la joie chez les Delenz quand le capitaine s'y rendit en sortant de chez le major. Le bruit de l'étrange visite arrivée chez ce dernier était venu jusqu'à eux, et, à la description du personnage, Marc avait bien cru reconnaître qui ce devait être.

— Eh bien, Mademoiselle, dit le capitaine en s'adressant à Marianne, j'espère que vous n'avez plus peur de moi.

— En ai-je jamais eu peur ? fit-elle avec un ton de bonne franchise. Mais allez-vous repartir et reprendre votre vie d'autrefois ?

— Ma foi non ! je vais chercher un petit coin par ici et m'y installer tranquillement à planter mes choux... ou plutôt mes échalas.

Et au mouvement de surprise qui se produisit, Renaud s'empressa de leur conter son histoire et le tranquille dénouement qu'il en attendait, grâce aux déclarations obtenues et aux encouragements du major Davel.

Ce furent des cris de joie et des félicitations à n'en plus finir, à ces heureuses nouvelles.

— Reprenez bien vite votre nom tout entier, s'écria Marianne, qu'on puisse au moins ne pas se gêner pour vous appeler de nos amis.

— Tiens, ça vous intéresse donc, s'exclama le capitaine, en se retournant vers elle brusquement.

— Cela nous intéresse tous, répondit-elle un peu rougissante, en s'enfuyant vers sa cuisine.

Et de fait, dès le lendemain, le capitaine se mit en campagne. Courses à Lausanne, même à Berne, rien ne lui coûtait. Il semblait ne pas chômer d'argent, en sorte qu'en peu de temps il se trouva muni d'autorisations nécessaires, et possesseur d'un petit domaine voisin de la ville. On le vit alors, suspendant sa longue épée au-dessus de la cheminée, aussi en train et habile pour s'occuper de travaux de campagne qu'il l'était jadis à frapper d'estoc et de taille ; en peu de temps, grâce à sa bonne humeur et à son entregent, il était connu et aimé dans le pays comme un vrai compagnon.

Le procès des brigands fut bientôt fait et finit mal, malgré les efforts de Renaud, pour atténuer les peines infligées. Il en éprouva un vif mécontentement, non pas tant de n'avoir pas réussi, — il avait fait son possible et avait ainsi tenu sa promesse — mais de voir que, comme toujours, le souvenir de ses services n'était pas apprécié. Esprit supérieur, il ne pouvait admettre d'être ainsi débordé et annihilé par les gens au pouvoir qu'il considérait comme moins habiles que lui. C'était un de ses travers de caractère et nul doute qu'il n'eût fait à cette occasion un nouveau coup de tête, si des motifs — de faiblesse à son avis — ne lui avaient fait tenir à sa tranquillité présente.

Il cherchait à se dissimuler, mais nous n'avons aucune raison de faire comme lui. Il aimait Marianne et ce fil ténu, formé la nuit sur le lac, se fortifiait tous les jours et enlaçait le capitaine. Il maugréait donc mais restait tranquille, et, petit à petit habituait son orgueil à une foule de sacrifices pour ne pas s'éloigner de Cully.

(A suivre.) **G. Roux.**

FAVEY ET GROGNUZ A LAUSANNE

Le « Théâtre Vaudois » — cédant aux innombrables sollicitations qui lui parviennent de toutes parts depuis plusieurs années, — a décidé de faire une importante mais courte reprise de : **Favey, Grognuz et l'Assesseur à l'Exposition de Paris,** pièce à grand spectacle en 5 actes et 10 tableaux de nos aimables confrères MM. Julien Monnet du « Conteur Vaudois » et Marc-Ernest Tissot.

Cette pièce, qui a déjà été jouée 376 fois en Suisse à ce jour, sera montée avec un grand luxe de décors, de costumes, de ballets, une interprétation unique en son genre.

La première représentation est fixée au vendredi 9 avril à 20 h. 15 au Théâtre Bel-Air. Que chacun retienne cette date ! Première matinée dimanche 11 avril à 14 h. 30.

Les billets seront en vente à l'avance, dès samedi 3 avril, au magasin Hipp, tabacs, Grand-Pont 10 (téléphone No 22.90).

Théâtre Lumen. — Pour la semaine de Pâques, la direction du Théâtre Lumen ne pouvait mieux trouver pour ses spectacles que de présenter au public de notre ville la dernière œuvre artistique imaginée et réalisée par M. Jean Choux, l'ex-critique de « La Suisse », à Genève : **La Puissance du Travail** ou **La Vocation d'André Carel,** merveilleuse comédie dramatique en 4 parties. Pour chanter le Lac Léman et son cadre admirable, pour exprimer le lyrisme prestigieux des grandes barques aux voiles majestueuses, il fallait un poète. Le poète, c'est Jean Choux, notre excellent confrère, et nul aussi bien que lui n'a chanté jusqu'à présent la merveilleuse symphonie des eaux, du ciel, nul n'a exalté plus haut l'éternel et prestigieux poème de l'amour dans cette Vocation d'André Carel qui prend à la fois le cœur, l'esprit et les yeux et qui charme et qui séduit et qui émeut profondément par la beauté de l'image, par la simplicité vraie de l'histoire qu'elle raconte. Mentionnons encore au programme **Le Lac Tchad,** merveilleux documentaire. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Vendredi 2 avril, relâche en matinée, soirée à 8 h. 30.

Royal Biograph. — A l'occasion des fêtes de Pâques, la direction du Royal Biograph s'est assuré un film du célèbre metteur en scène Jacques Feyder : **Gribiche,** splendide comédie dramatique en 6 parties. Chaque film de Jacques Feyder est un charme pour les yeux et pour l'esprit. Il a acquis au plus haut point le sens visuel et sensible de l'image, nulle vulgarité ne le retient et il considère toute chose sous l'angle de la sincérité. Au même programme une excellente comédie **L'Amour mouillé !** et les actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal Suisse.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Examen de la vue
et conseils gratuits
Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
Rue de Bourg, 28, Lausanne **Tél. 45.49**
Se rend dans toutes les localités du canton.

FIANCÉS
La Halle aux Meubles a un grand choix et vend bon marché. Venez et comparez.
2, rue Mauborget, LAUSANNE
vis-à-vis Hôtel de France
MARSCHALL, Ébéniste

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc **Pansements**
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, **Lausanne**

CERCUEILS riches et ordinaires — **P. SCHUTTEL** Rue du Nord 3 — Lausanne — Tél. 58.34
Prix et conditions avantageuses.

COUTELLERIE-PARAPLUIES de la rue de la Louve
LAUSANNE
Grand choix. Aiguisage et réparations. Spécialité de tondeuses et sécateurs. Stéphane BESSON

S. Geismar **Chapellerie. Chemiserie.** *Confection pour ouvriers.* **Bonneterie. Casquettes.**
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE